

## Qui n'a pas son traumatisme ?

Charles Melman

Je vais vous parler comme d'habitude franchement. Je vais dire tout cela au nom de ce qui a toujours été le plaisir de venir ici, je dois vous dire sincèrement que je ne sais pas pourquoi. Mais néanmoins, c'est vrai ; je veux dire, c'est quelque chose qui m'a toujours marqué et qui continue de m'interroger, mais j'ai toujours répondu avec plaisir aux invitations qui m'étaient faites par nos amis belges ; je suis toujours venu sans rechigner. Et c'est donc, si vous le permettez, au nom de ce plaisir que je vais vous parler franchement en essayant de ne pas trop ajouter à l'excès que fort légitimement nous devons tous éprouver et qui nous illustre ceci : c'est que le traumatisme ou la violence assurément relève de l'excès.

Je crois que la question est de savoir si la manière dont nous advenons au sexuel ou la manière dont le sexuel nous advient – vous voyez que je me sers d'un mot latin où il y a le mot *ad*, alors qu'il faudrait plutôt dire à propos du traumatisme, nous *inviens* –, eh bien, de savoir si cet accès au sexuel peut se faire pour chacun d'entre nous sans violence puisque il est clair que si nous admettons, si nous reconnaissons que c'est par le biais de ce qui s'appelle la castration, du type de renoncement que celui-ci impose que nous advenons au sexuel, il est bien clair que la violence est un terme à notre advenir sexuel, à la façon dont il nous vient dans la tête. Et la façon dont il nous vient dans la tête, et donc du même coup dans le corps, n'est assurément plus séparable de la violence qui accompagne cette origine ; et c'est ce que Freud faisait déjà remarquer en disant que chez le petit garçon et la petite fille ce n'était pas tout à fait la même chose puisque chez le petit garçon, ce sera le plaisir trop vif de ce qu'il aura lui ; et, ensuite, est-ce qu'il va faire comme le petit Hans et chercher à le revoir ; ou est-ce qu'il va faire comme le petit obsessionnel que très vite l'Homme aux rats deviendra, c'est-à-dire surtout ne pas voir et donc, en bon obsessionnel, se tenir à distance de l'objet désiré. Ou bien est-ce que cela se passera comme pour la petite fille où il y aura, comme nous le savons, avec une fréquence remarquable cette idée que cette venue au sexuel s'est faite à l'occasion d'un traumatisme dont l'événement lui a échappé, cela a dû se faire en dormant, alors qu'elle était absente, qu'elle n'y était pas et qu'elle aurait donc subi quelques effractions, éventuellement celle opérée par son père, et qui serait donc responsable de son advenue au sexe.

C'est vrai que la violence est originelle. Je me permets de vous rappeler que cette origine c'est tout de même pour chacun d'entre nous ce que nous appelons la scène primitive : c'est-à-dire ce moment où l'enfant en tant que sujet,

lorsqu'il est le témoin de cette scène, je ne dis pas qu'il y assiste car après tout il ne sait pas trop ce à quoi il assiste... Et justement cette scène a pour particularité de faire que, en tant qu'assistant, il disparaît, qu'en tant que sujet – et justement il me semble que c'est ce qui donne à cette scène son côté traumatique – il disparaît, il est détruit. Et assurément il ne peut que méconnaître que sa propre venue à la subjectivité passe par ce type de destruction originelle. Je veux dire que la destruction est le mouvement, en quelque sorte, semble-t-il inévitable de ce qu'il en sera de sa propre construction de sujet. Je crois que ce qui fait la particularité de cette scène quoi qu'on fasse c'est que justement il n'y assiste pas comme on assiste à une scène de cinéma ou comme quelque chose qu'on regarde se passer chez le voisin par la fenêtre mais en tant que sujet il se trouve aboli. Je crois que ceci, ce fait s'est trouvé courir constamment tout au long de vos oblitérations, de vos remarques ; mais présentées, je dirais, comme étant un accident à détacher de l'avènement subjectif lui-même alors que nous pouvons penser que ce phénomène de destruction, d'abolition subjective met un terme à la venue du sujet.

Je crois que ce qui mérite aussi, puisque après tout nous sommes avant tout des cliniciens, je veux dire des praticiens, nous avons affaire à des patients, à ce que nous observons, à ce que l'on vient nous demander, etc. Nous avons la surprise de ce qui s'appelle la névrose traumatique, c'est-à-dire la façon dont un traumatisme est susceptible de venir créer chez quelqu'un une très curieuse seconde naissance car depuis cet accident, depuis cet événement voilà qu'il est devenu ce que l'on pourrait appeler un sujet numéro deux sauf que justement en tant que sujet on peut dire qu'il est radicalement aboli par cet épisode qui l'a frappé et que donc tout son cycle mental est maintenant organisé, je dirais, avec une périodicité très courte dans la visée de ramener à la mémoire cet accident, ne pouvant plus occuper son champ mental d'autres préoccupations qu'elle concerne son travail ou qu'elle concerne ses amours. C'est devenu, en quelque sorte, l'événement central de sa vie et par lequel il semble en tant que sujet complètement aboli et qu'ici il ne peut que mécaniquement rechercher la reproduction de cet événement. Dans la recherche de quoi ?

C'est là bien sûr que pour nous gît l'énigme et peut-être faut-il que nous fassions un bref détour, très rapide, pour essayer de répondre à ce qui serait éventuellement cherché dans ce cycle répétitif, très fort, très violent, très court et qui est venu maintenant parasiter d'une seconde personnalité un sujet qui jusque là était parfaitement actif. Et vous savez combien ces névroses traumatiques ont joué un grand rôle dans l'élaboration par Freud de la pulsion de mort, toutes ces névroses traumatiques qu'il a pu observer au lendemain de la guerre de 14-18. Alors effectivement je crois que pour essayer de répondre à ces questions nous pouvons nous aider de la formule que donne Lacan du fantasme et dont très justement il a été fait remarquer tout à l'heure que ce n'était pas un hasard si Lacan était venu la substituer à ce qui autrement se maintient chez Freud comme scène primitive car c'est beaucoup plus précis et cela nous autorise des lectures peut-être beaucoup plus riches. Qu'est-ce que nous voyons ? Je vous en rappelle la formule : « ♦ a ». Nous voyons évidemment dans cette formule où gît le traumatisme, où gît la violence. Ça, elle est inscrite dans la formule puisqu'elle est inscrite au niveau de la barre. Elle est là ; c'est la frappe, c'est-à-dire que c'est ce qui va abolir tout ce qui pouvait être sujet. Et Lacan isole quelque chose qui est un sujet non barré au départ – je ne sais plus très bien comment il l'appelle, sujet du signifiant – et il y a là ce qui le frappe, ce qui l'abolit et au profit, ou aux dépens de ce qui va être cette subjectivité clivée, en exil, qui va désormais être la sienne.

Donc nous avons ici la présence de la frappe, nous avons la présence de cette violence originelle et nous pouvons parfaitement penser par les cas cliniques qui nous sont rapportés – et je pense évidemment à celui de Jean-Paul Beine mais aussi à d'autres que vous avez évoqués, je pense aussi à des cas auxquels je suis confronté de mon côté – qu'il peut y avoir une aspiration à ce que la frappe soit telle qu'elle vienne, en quelque sorte, à nous dispenser, qu'elle soit telle dans sa pureté, qu'elle vienne nous dispenser de ce parasitage qu'est la vie, qu'est l'existence, qui est justement ce résidu qui va entretenir le désir et la vie. Donc que ce soit une frappe d'une telle, je dis bien, d'une telle pureté, une frappe tellement idéale qu'effectivement elle abolisse la reproduction de la vie. Je crois que dans ces exemples rapportés et qui nous sont mystérieux pour une seule raison : c'est que cliniquement ils n'ont pas encore été correctement individualisés. Je pense qu'ils le seront. Pour ma part, je m'y emploierai car je suis confronté à des cas de ce type où l'on voit très bien que ce qui est chaque fois visé comme lorsque, par exemple, un père vient vous voir et vous raconte qu'il a des impulsions pour tuer son enfant de quatre ans et que, ce n'est pas que ça l'inquiète, c'est seulement que sa femme s'est rendu compte que le gosse avait des bleus, des ecchymoses et qu'elle lui a dit : « Ça ne va pas dans ta tête, il faut que tu ailles voir quelqu'un. ». Elle lui a dit ça. Il est venu voir quelqu'un. Mais ce qui est important là c'est que lui ne s'en inquiète pas parce qu'il est aussi absent de son acte que l'est précisément le patient de Jean-Paul Beine. Et que Jean-Paul Beine lui-même n'a pu nous en parler que, je dirais, sur ce mode qui le rendait à lui-même absent, comme le remarquait Martine, de son propre texte.

Car, comme vous le voyez, je dirais que l'idéal visé dans ces cas serait bien cette présence si forte de cet objet

traumatisant sur lequel nous avons tous identifié l'instance phallique ; présence si forte, si pure qu'après cela il n'y a plus rien à dire et que le circuit vital – qui n'est après tout qu'un détour pour y revenir à la mort –, eh bien, que ce circuit soit abrégé, autrement dit, que ça commence et que ça se termine, qu'on n'en parle plus. Il faut évidemment un certain idéalisme, un certain goût de l'idéal, et, comme je le disais tout à l'heure, un certain goût de la pureté, ou bien être pris dans certaines incidences biographiques pour être aspirés par de telles ambitions.

Il y a aussi évidemment, si on s'en tient à la formule du fantasme, une autre façon d'envisager le traumatisme : c'est l'excès, celui que nous avons pu, pour des raisons diverses, éprouver à l'occasion de ces excellentes journées qui sont en excès parce qu'elles sont trop riches, qu'il y a trop d'éléments brassés car vous voyez bien dans la formule comment l'émergence d'un objet a, c'est-à-dire la présentification de l'excès, non plus la présentification du phallus, c'est évidemment ce qui abolit le sujet. Et donc comment le sujet est à proprement parler détruit – je dirais qu'il finit par être complètement absent de ce qu'il entend, de ce qu'il écoute – par cet excès lui-même. Et je me permettrais de vous faire remarquer que c'est aujourd'hui ce type de violence, violence par l'excès, ce qui est particulièrement à la mode et ce qui est particulièrement recherché. Vous pouvez évoquer tout ce que vous voulez, aussi bien le problème des toxicomanies que notre rapport général aux jouissances d'organes, les jouissances auditives, scopiques qui sont de ce type.

Je vous ferai remarquer aussi ceci. C'est que la jouissance sexuelle, comme le signale Lacan, est une jouissance hors corps ; et il est clair qu'il y a dans le traumatisme la coalescence – c'est peut-être ce qui fait la force de la névrose traumatique – la coalescence d'un rapport au phallus qui en même temps fasse jouissance du corps : car dans le traumatisme, on jouit de son corps, de ses cicatrices, de ses souffrances, de ses amputations, etc. Nous essayons d'y faire quelque chose, comme vous le savez, mais en tout cas, c'est comme cela. Donc la possibilité dans cette affaire de la violence et du traumatisme de venir réaliser ce qui autrement nous échappe : la jouissance du phallus comme étant avec le sexe hors corps et la jouissance du traumatisme ou de la violence comme étant possibilité d'en faire jouissance corporelle, c'est-à-dire – mais il faudrait le développer, je ne le ferai sûrement pas là maintenant – quelque chose qui viendrait mettre le phallus dans une position d'objet a. Mais je laisse ce genre d'hypothèse, sans la développer, en suspens.

Alors je pense que dans notre relation à la violence qui, comme vous le savez, est une relation d'accusation et de dénonciation. Je veux dire que la violence est assez mal reçue dans notre culture même si elle est l'objet qui évidemment entretient éminemment le désir, ce dont se servent tous les fabricants de spectacle ou les fabricants de journaux. Je peux vous raconter cette anecdote si vous ne la connaissez pas, elle est intéressante. Au Canada, un couple a attiré chez lui deux jeunes adolescentes à qui ils ont fait subir des sévices fort violents, dramatiques, c'est-à-dire en mettant leur vie en péril, terminant cela par un viol, pour finir par les tuer et les dépecer. Là-dessus le procureur chargé de l'affaire décide que le black-out serait mis, que la presse ne serait pas autorisée à en parler ; et donc du même coup, les télévisions américaines inondent le Canada avec des informations sur cette affaire. Les Canadiens ripostent en brouillant les émissions. Ce à quoi la presse américaine s'emploie à donner tous les détails de l'affaire en première page et des Canadiens franchissent en masse la frontière pour se procurer la presse américaine.

Donc ceci pour simplement vous dire que nous ne saurions pas, je crois, de notre côté entretenir vis-à-vis de la violence ce type d'hypocrisie. Je veux dire que nous avons à la fois à reconnaître la place qu'elle tient à la fois dans nos origines car, après tout, la scène primitive est évidemment pour l'enfant violente : il est évident que pour l'enfant le père est traumatisant dans la scène primitive, il est évident que ce qu'il en éprouve sans être passé par l'altruisme qu'évoquait tout à l'heure Jean Berges, il se trouve complètement scié par cette histoire.

Mais nous avons aussi à rappeler la violence dans l'érotisme de chacun et que ce n'est pas en tout cas en nous voilant la face à cet égard que nous y porterons remède. Il est évident que le style des psychanalystes en tout cas est d'aborder le problème dans sa dimension de simplicité, avec franchise et avec honnêteté. Il est évident que s'il n'y avait pas un tel goût pour la violence nous n'aurions même pas besoin ici d'en parler en faisant le secret {inaudible ??}. Ce serait vraiment un accident. Alors le problème est de savoir si le traumatisme relève de l'accidentel ou de l'essentiel ; c'est-à-dire que la question est de savoir si on peut parler à propos du traumatisme d'un accident. Parce que celui à qui cela arrive, il se trouve qu'il va être enclin – je ne dis pas du tout que cela va être obligatoire – à en faire quelque chose d'essentiel : c'est-à-dire à chercher, à organiser autour de ce traumatisme une naissance enfin réussie, c'est-à-dire une jouissance qui serait enfin réussie même si elle incite à passer, je dirais, par cette autre destruction, cette autre abolition que peut être la mort physique, mais avec l'idée sans doute qu'une espèce de résurrection l'amènerait à entrer enfin dans ce qui serait la vraie vie et non plus celle qui se rattache au semblant auquel est liée l'existence.

Donc je crois qu'en prenant distance à l'endroit de la violence nous cherchons, nous manifestons toujours notre amour à l'endroit du père ; ou alors nous cherchons à isoler – et j'étais très sensible à cet effort – un signifiant qui serait le signifiant. Eh bien, croyez-moi si vous allez chercher le signifiant avant le signifiant vous pouvez être sûr d'une chose c'est que vous essayez de penser l'antéoriginel, c'est-à-dire que vous voyez comment c'est vraiment tenter de sauver le père, c'est-à-dire d'imaginer qu'il y aurait quelque chose avant lui et que ce serait la violence, et quelque chose qui serait innommable, un anonyme – le violent anonyme – et puis alors après viendrait le père. Alors là, comme tout bon papa soucieux de l'entretien et de l'amour à donner à ses marmots... Voilà le type, je dirais, d'opération dans lequel nous sommes engagés dans le souci donc d'oublier ce qu'il en est de la scène primitive, des conditions de notre propre naissance et de la place que prend la violence dans l'érotisme de chacun.

Encore peut-être un très bref mot. Peut-être aussi que si la violence paraît à ce point objet de dénonciation de scandales et en même temps dont on suppose que les lecteurs ou les spectateurs seront en mesure de se satisfaire, de se repaître, si la violence est encore de nos jours à ce point interdite ou bien alors localisée dans certains secteurs de la population ou de la géographie de la ville – là ce sont les secteurs habités par la violence alors que les autres seraient supposés ceux de la tranquillité et du calme –, c'est peut-être parce que là ce serait non plus la référence au père qui serait agissante mais le fait que si nous sommes les sujets de la science comme le dit Lacan – et sans doute devrions-nous développer et mieux entendre ce terme – eh bien, pour la science, dans la mesure où elle récusé ce qui fait obstacle, où la science récusé tout impossible, car après tout ce qui fait violence c'est effectivement le heurt avec le réel, ça c'est certain, même si nous lui donnons le sens sexuel, si nous l'érotisons ce heurt.

Ainsi, je suis en voiture et bing ! Eh bien, il se trouve que c'est un heurt avec un certain réel même s'il va à mon insu et malgré moi entrer dans un mécanisme libidinal, ce n'est pas le problème. C'est-à-dire comme si la prise par la libido faisait que rien ne pouvait échapper à son pouvoir interprétatif et surtout pas un événement de ce genre comme si ce type de heurt ne faisait que commémorer ce que j'avais oublié, c'est-à-dire le traumatisme générateur initial, le big-bang dont j'étais sorti. Alors peut-être qu'en tant que sujet de la science, eh bien, la violence est devenue éminemment anormale. Mais alors du même coup, c'est évidemment l'instance phallique qui pour la science est devenue anormale : c'est-à-dire que pour la science il est certain que les complications, je dirais, le désordre et l'irrationalité, pour elle, introduisent l'instance phallique. Eh bien, il est certain que tout ça a à être normalisé et donc on peut imaginer que pour le sujet de la science la violence paraisse de l'ordre de l'accident : c'est-à-dire ce que la science n'est pas parvenue encore à maîtriser. Et le jour où elle sera assez compétente là-dessus, eh bien, la violence disparaîtra de nos sociétés.

Voilà les quelques remarques que je pouvais donc très succinctement vous faire. C'est vrai que dans la névrose traumatique, il n'y a plus d'équivoque : c'est même ça le problème. C'est qu'il n'y a plus de métaphore, il y a juste une métonymie mais il n'y a plus de métaphore. Et c'est un trait assurément remarquable de ce genre de situation. Voilà ce que je pouvais vous rappeler là-dessus.

\* \* \*

*J. Roisin (résumé de son intervention) – J. Roisin réagit aux propos de deux intervenants à la table ronde suite à son exposé sur le traumatisme (cf. Bulletin n° 25-26). Il parle de malentendu. D'une part, il n'a pas été entendu qu'il amenait des éléments pour une « clinique de la pulsion de mort », d'autre part, à partir d'un cas clinique où le signifiant « destruction » avait un rôle déterminant, il s'était interrogé sur la nécessité de repenser la théorie freudienne et lacanienne du traumatisme – notamment celle développée par Lacan dans le Séminaire XI.*

Pardonnez-moi, c'était surtout, comme j'étais resté sur les propos de Robert Steichen, c'était surtout ceux-là que j'ai évoqués. J'aurais peut-être dû mieux m'expliquer à propos de ce que vous avez dit. Freud a essayé d'élaborer ce qu'il en serait d'une pulsion de mort et en tant que justement elle échapperait aux pulsions de vie, à Eros. Tout à l'heure, Nicole Styckman disait : « Le signifiant, ce n'est pas tout. » Elle a tout à fait raison de dire cela parce que justement, le signifiant c'est ce qui fait le pas-tout. Donc, cette dimension-là, évoquer ce qui est de l'ordre du pas-tout et qui du même coup n'est pas entièrement dans le signifiant, dont le signifiant ne rend pas entièrement compte, c'est précisément ce dont le signifiant est cause. Donc, soyons tout à fait à l'aise : ne considérons pas comme un scandale ou comme une offense que le signifiant ne soit pas tout. C'est celui qui est engagé dans une névrose traumatique qui exige que le signifiant soit tout, qui en appelle à cette totalité, à ce caractère absolu, radical. Et c'est justement parce que le signifiant n'est pas tout qu'il y a du pas-tout et que donc aussi du même

coup il y a de la vie. Alors, est-ce que nous devons suivre Freud et estimer qu'il y a Thanatos à côté d'Eros ? Tout ce que nous savons c'est que, de le suivre ou de ne pas le suivre, que Lacan en donne une autre articulation. Et c'est une articulation qui est assez intéressante puisqu'elle dit que le désir de mort est interne à l'Eros lui-même. Et c'est ce que j'essayais de développer tout à l'heure : qu'il n'y a pas Eros d'un côté et désir de mort de l'autre. Mais qu'Eros n'est que le circuit – Freud le dit très bien – pour nous mener à la mort. Il y en a simplement qui sont gourmands et qui veulent que cela aille plus vite. Ce que propose Lacan, c'est qu'il y aurait à côté de la jouissance phallique dans laquelle se trouve incluse la pulsion de mort. Il y aurait ce qu'il appelle la jouissance de la vie qui est précisément celle du pas-tout. C'est de ce côté-là qu'il l'inscrit. Alors qu'en ramenant ceci, en réintroduisant ceci dans notre travail, peut-être pouvons-nous être plus à l'aise avec ce qui autrement vient s'inscrire dans le registre du mystère. Il y a là quelque chose, on ne sait pas ce que c'est, il y a là quelque chose auquel il faut accorder attention, sa place, etc. Bien sûr. Vous avez parfaitement raison, bien entendu.

Il y a aussi ceci : c'est que si vous vous servez de cette conceptualisation, ce qui n'est pas du tout une obligation pour personne, vous pouvez en parler d'une certaine manière : c'est-à-dire, penser, par exemple, que cet effet... Vous nous avez très bien distingué les deux cas, celui où l'une de vos patientes n'hésitait pas à faire part de sa participation libidinale à l'affaire et que ça avait été pour elle occasion de jouissance, et celle-là, comme vous le disiez fort bien, elle s'en sortait mieux que les autres, on ne va pour autant aller recommander à titre prophylactique... Remarquez aussi qu'il y en avait pour qui ça n'entraînait pas du tout dans le registre de la jouissance sexuelle et que c'était plutôt de l'ordre de la destruction subjective. Assurément. Vous avez tout à fait raison. Sauf peut-être sur ce point pour moi, il y a la réserve que je suis amené à titre personnel et au nom d'aucune autre instance que je dirais le fait que je suis en train de raconter quelque chose, c'est que ces destructions, on peut voir ce qu'elles signifient. Je veux dire que c'est vrai que par l'excès, je suis détruit. C'est vrai. Et je peux garder pour cet excès un goût qui soit en même temps celui de la destruction. Et je dois dire que les cas auxquels j'ai eu affaire, peut-être moins nombreux que les vôtres, les cas de névroses traumatiques ou de femmes violées dans leur enfance – ils ne sont pas exceptionnels –, les cas auxquels j'ai eu affaire m'ont semblé venir s'inscrire dans ce type de dispositif. Alors les conséquences en sont effectivement intéressantes et nous concernent effectivement tous. C'est bien pourquoi nous sommes chaque fois émus les uns et les autres quand on touche à ça ; puisque ça implique le choix entre ce qui serait, soit d'une part, récuser ou oublier la violence originelle propre, la violence propre à nos origines, ou bien, allez du côté d'une sorte de sadisme originel et d'une méchanceté originelle que nous ne voulons pas penser et dans laquelle nous ne voulons pas croire – et à juste titre. Je faisais remarquer l'autre jour la chose suivante : ce qui est ennuyeux c'est que pour accéder à la vérité, il n'y a malheureusement – je dis malheureusement – qu'un seul chemin, c'est de se mettre à parler du sexe ; puisque c'est le seul cheminement qui vous permet de venir à ceci : dans l'Autre, il y a du manque. Il y a un manque et que c'est ce manque qui vous constitue. C'est le seul moyen. Et je dirais que cette vérité – car c'est ça la vérité, il n'y en a pas d'autre, c'est que l'Autre est troué –, il se trouve que je peux parler de tout ce que l'on voudra, de littérature, des beaux-arts, de politique, de mon histoire, du traumatisme, je n'arriverai pas à la mienne. Et à la limite, je dirais – et je crois qu'en ce sens je serais très freudien – que tant qu'un sujet n'a pas abordé ce qu'il en est pour lui du sexuel et de la jouissance, il se tiendra à l'écart de la vérité. Ça paraît un peu prosaïque et un peu stupide qu'on en soit contraint à passer par-là puisque ça revient à dire que finalement il n'y a rien de sérieux tant que ce qu'il y a de jouissance sexuelle dans une situation n'a pas été mis en place. Et je me permettrais de dire cela, à propos du traumatisme comme d'autres choses, même si le traumatisme sera effectivement fait pour nous aveugler complètement là-dessus et pour faire, nous n'oserions même pas. Alors, vous évoquez le malentendu, moi je me permets de vous dire, Jacques Roisin, je ne l'entends pas le malentendu. Moi, j'ai eu l'impression tout au long de cette journée d'entendre et de vous entendre. Et je crois avoir essayé de répondre, peut-être pas très bien, mais en tout cas d'avoir été très sensible à tout ce qui se disait comme effort pour justement ne pas nous laisser fasciner par la violence et la mettre à sa place sur le socle susceptible de la relativiser de telle sorte qu'elle cesse un tel aliment, un tel combustible à nos désirs.

*P. De Neuter – A propos du traumatisme commun, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. C'est du côté de la scène primitive, avez-vous rappelé ; c'est le sexuel. Et puis il me semble que vous avez donné une coloration un peu sexuée, vous l'avez mis du côté du père. Oui, il y a quelque chose de traumatisant du côté du père mais j'ai été plus sensible à ce qu'il pouvait y avoir de pacifiant dans l'intervention du père, de pacifiant par rapport au choc de la rencontre de la chose qui me semble plus neutre, plus maternelle chez Freud et chez Lacan. Est-ce que j'ai bien compris ?*

Oui, vous avez certainement bien compris. Il y a des étapes, il y a des temps qui peuvent paraître en contradiction bien que ce soient des temps logiques qui peuvent, soit se succéder, soit s'interpénétrer. Il est bien évident que le père peut, en cette circonstance, aussi bien être perçu, comme c'est généralement le cas, comme un violeur ; et la

mère est systématiquement vécue dans ce cas comme une victime. C'est le scénario qui pour chacun se présente. Il est très rare que la mère soit vécue comme consentante ou même invitante. C'est le propre de la scène primitive que le père soit imaginé là comme exerçant une violence. Je suis d'un freudisme tout à fait classique et fondateur. Mais qu'aussi cette opération de violence puisse être par l'enfant vécue effectivement – et ça a été évoqué tout à l'heure par Robert Steichen – puisse être vécu comme une action pacificatrice venant le détacher, le libérer de l'arbitraire maternel qui est une autre violence, une autre forme de violence. Et qu'il puisse estimer que celle-là, dans la mesure où elle lui donne à lui-même, à cet enfant, un accès, à une identification sexuelle, à un sexuel à venir, elle peut être plus pacifiante que ce qu'il éprouve comme violence du fait de sa relation à l'arbitraire et au caprice maternel. Donc vous avez raison, bien sûr.